

Chapitre I

1960 – 1961 – 1962

Une pomme. En terre cuite. Avec une fente.

Une tirelire en forme de pomme. Verte. Avec de beaux reflets rouges.

Une grosse pomme bien appétissante. Pour un peu, on oublierait qu'elle est en terre cuite, et on la croquerait voluptueusement à pleines dents.

La grosse pièce de cinq francs que ma tante Andrée m'a donnée pour mon anniversaire ne peut plus ressortir. Je m'énerve. Je chouine.

J'ai sept ans.

Mes pleurnicheries lancinantes agacent mon grand-père qui m'arrache rageusement la pomme des mains, la casse contre l'évier, et me tend ma pièce !

Je pleure de plus belle.

— Je veux ma pomme ! Je veux ma pomme !

— Tais-toi ! Tu me casses les oreilles !

— Je veux ma pomme ! Je veux ma pomme !

— Christou Madona !

— T'es méchant ! T'es méchant ! Je veux ma pomme !

Fessée.

C'est mon premier souvenir d'enfant.

Avant : rien.

J'habite chez mes grands-parents.

Nous vivons à quatre, Pépé, Mémé, Dédée et moi, dans deux pièces séparées, dont une, tout petit carré de quatre mètres sur quatre, fait office de salon, cuisine, salle d'eau, et chambre des grands-parents. L'autre, trois mètres sur

trois, est notre chambre, à ma tante Andrée et à moi. C'est petit, très petit, réellement exigü.

Nos deux pièces sont séparées par une troisième où vit un homme seul, taciturne, mélancolique, effacé.

Les trois pièces donnent sur une espèce de coursive intérieure qu'il nous faut emprunter pour aller d'une de nos pièces à l'autre. En été, lorsqu'il fait très chaud, nous apercevons au passage le voisin, en slip et maillot de corps, assis sur un tabouret, au fond de sa chambre, face à sa porte grande ouverte, fumant et regardant droit devant lui, l'œil vague, le visage hagard, l'air bizarre.

J'en ai très peur, mais sans aucune raison. Je pense qu'il est gentil mais qu'il ne le montre pas.

Les cabinets, communs, et à la turque, sont situés dans la cour, deux étages plus bas, en plein milieu.

Très souvent bouchés, débordant parfois, la merde liquéfiée s'écoulant jusque devant la porte des habitants du rez-de-chaussée.

Forcément ! On utilise du papier journal pour se torcher le cul. Ce n'est pas très efficace. Il faut en utiliser de grosses quantités pour espérer ressortir avec des fesses à peu près propres. Alors ça bouche ! Trop souvent !

C'est une petite cour, sombre, au sol en terre battue, d'environ quatre mètres sur sept. De notre côté, il n'y a que deux étages, mais trois sur les trois autres côtés. Nous sommes donc obligés de bien nous pencher à la fenêtre et de lever haut la tête pour apercevoir un peu le ciel, rien qu'un tout petit morceau.

Les escaliers, en bois craquant, sont glissants quand il pleut puisque la cour est à ciel ouvert.

Les soirs où il rentre fin souül, c'est-à-dire plusieurs fois par semaine, il faut quelques bonnes dizaines de minutes à mon grand-père pour réussir à monter les deux étages.

Il monte quelques marches, trébuche, glisse, tombe, insulte ma grand-mère, jure en italien, repart, et retombe quelques marches plus tard.

Quand il n'y arrive vraiment pas, ma tante Andrée descend pour l'aider.

Mon grand-père n'est pas méchant – oh non ! – il est même plutôt gentil, mais il boit, il fait partie de cette génération d'hommes qui boivent – beaucoup ! – pour se prouver qu'ils sont des hommes. De plus, mon grand-père est fumiste et maçon italien, ce qui n'arrange rien.

— Christou !

Dans la pièce des grands-parents trône une superbe minidnette. C'est une grosse cuisinière à bois et à charbon sur laquelle ma grand-mère laisse mijoter de grandes marmittes pendant des heures : bourguignons, rôtis de veau, civets de lapin, ragoûts de mouton, soupes épaisses de légumes, polenta... que des bonnes choses savoureuses qui tiennent solidement au corps !

En hiver, nous y mettons à chauffer, dans un compartiment spécial, deux grosses briques pleines. Lorsqu'elles sont bien brûlantes, nous les enveloppons dans des chiffons épais, et nous les glissons au fond de notre lit, à ma tante Andrée et à moi, parce que dans notre chambre il n'y a pas de chauffage.

Pour ne pas avoir à descendre la nuit dans la cour pour y faire nos besoins, nous avons, dans notre chambre, un grand seau avec couvercle et anse mobile dans lequel nous pouvons faire nos pipis et nos cacas.

Il y a quelques jours, j'ai été réveillé en sursaut en pleine nuit par un gros plouf très sonore et très odorant ! C'était ma tante Andrée, à cheval sur le seau, qui faisait la grosse commission.

J'ai essayé d'en voir plus, discrètement, espérant apercevoir ses fesses, mais dans l'obscurité je n'ai pas vu grand-chose, juste une ombre passant furtivement devant la fenêtre par laquelle filtrait une lueur de lune.

Le soir, quand nous buvons la soupe, vers dix-huit heures quinze, dix-huit heures trente, il faut se taire parce que la Famille Duraton passe à la radio. C'est un des tous pre-

miers feuilletons radiophoniques, qui raconte l'histoire banale d'une famille banale avec ses petits soucis quotidiens... comme tout le monde... banal.

Chaque soir, à la même heure, mes grands-parents et Dédée sont morts de rire, et moi je m'ennuie.

Après la Famille Duraton, il faut encore se taire parce qu'il y a les informations, et là, attention, il vaut mieux faire silence, car mon grand-père écoute religieusement les informations, et après il râle, il dit que tout ça c'est des mensonges, que les hommes politiques sont tous des mal-faisants – sauf le Général de Gaulle ! – et que ce qu'il faudrait pour tout arranger dans le monde, c'est une bonne guerre ! Ca nous apprendrait à tous à vivre !

Là, il vaut mieux se taire.

De toute façon, les enfants ça ne parle pas à table ! Je me demande bien pourquoi ?

Parfois, le soir, avant le dîner, ma tante Andrée et moi jouons aux dadas. C'est ainsi que l'on appelle le jeu des petits chevaux, chez mes grands-parents. Ca doit être à cause de moi, parce que je suis petit. Dédée est plus âgée que moi, elle a seize ans, c'est déjà une petite femme.

Chacun de nous prend deux écuries, ça fait huit dadas pour moi et huit dadas pour Dédée.

Moi, ce que j'aime faire, c'est sortir tous mes chevaux en même temps : chaque fois que je tire un six, je sors un cheval, quelle que soit la position de mes autres chevaux. Ce qui énerve beaucoup ma tante qui, elle, tente de ramener méthodiquement chacun de ses chevaux à son écurie avant d'en sortir un autre. Elle y parvient rarement, à cause de tous mes chevaux, éparpillés sur le plateau, qui l'empêchent d'avancer ou qui la renvoient à son point de départ. Je suis le plus fort, je gagne toutes les parties !

Le dimanche matin, c'est le jour de la grande toilette.

Dédée et moi sommes consignés dans notre chambre pendant que les grands-parents se lavent. Ensuite, c'est son tour, pendant que Pépé se rend au café du coin pour y

jouer à la belote et boire quelques coups de rouge. Et moi, je passe en dernier, dans la lessiveuse.

La lessiveuse, c'est une grande bassine en métal, profonde, avec un couvercle bombé surmonté d'une petite cheminée. Chaque samedi, Mémé y fait bouillir le linge à laver, avant de le frotter avec une brosse sur une planchette en bois qu'elle pose sur le rebord de l'évier. Pour ma toilette, elle retire le couvercle et me met à tremper pendant quelques minutes, avant de me frotter vigoureusement avec un linge informe et rugueux qui ressemble étrangement à un bout de serpillière.

Quant ma toilette est terminée, je suis rouge de partout tellement j'ai été frotté fort !

Pendant ce temps, sur la midinette, le rôti de veau du dimanche mijote.

Un dimanche sur deux, ma tante Madeleine, mon oncle Michel et ma cousine Dominique viennent déjeuner. Les autres dimanches, c'est nous qui allons déjeuner chez eux, sauf quand ma tante Jacqueline vient nous voir, seule, car son mari, pâtissier, travaille sans relâche. Après le déjeuner, toujours pareil, nous allons faire une promenade digestive jusqu'au parc de la Porte d'Asnières.

De temps en temps, c'est ma mère qui vient, mais pas souvent. Ma grand-mère dit qu'elle travaille beaucoup. Je crois que c'est vrai, parce qu'elle est bonne à tout faire chez des « gens importants », comme dit ma grand-mère.

Pour mes grands-parents, les personnes qui ont un tant soit peu réussi dans la vie sont des gens importants. Quant à ceux qui ont beaucoup réussi, alors là ! Du coup, quand on me demande ce que j'aimerais faire quand je serai grand, je réponds invariablement : « Gens important ! ».

Nous habitons dans le passage Jemmapes, à Levallois-Perret, dans le département de la Seine, près de la Porte d'Asnières, à côté du Fort de Vaux.

C'est une ruelle très étroite, aux gros pavés disjoints, bordée d'habitations de deux ou trois étages, délabrées,

lézardées, sales, parfois puantes, sans commodités. Le gaz de ville ne vient pas jusque-là. Il y a un cabinet pour chaque habitation, en général pour vingt à trente personnes. Pas de salles de bains. Rien.

Près de chez nous, il y a un bougnat, gros monsieur ventripotent avec une grosse moustache et un grand tablier noir, qui parle avec un drôle d'accent et qui mâchouille ses mots. On ne comprend pas toujours ce qu'il dit, surtout lorsqu'il est en colère, et il est souvent en colère puisque c'est chez lui que mon grand-père et ses copains maçons se bourrent la gueule et fichent ensuite le bordel !

— Madona !

— Christou !

Deux porches plus haut, il y a un chiffonnier qui entrepose ses balles de chiffons rectangulaires dans un grand hangar très haut de plafond.

Les paquets de tissus, sales, étant pratiquement toujours disposés en escalier, j'ai une fois escaladé le tas jusqu'en haut. Je me suis caché là pendant une bonne dizaine de minutes, juste sous la verrière, jouant à l'espion, puis je suis redescendu fier comme Artaban, me prenant pour le Roi du Monde, mais quand je suis rentré chez mes grands-parents j'ai pris une raclée magistrale parce que, tout d'abord, j'avais disparu pendant un assez long moment sans prévenir, et, en plus, je revenais crasseux comme un clochard, avec des petites bêtes un peu partout sur mes vêtements et dans les cheveux. Et l'odeur, oh, l'odeur !

Rue Victor Hugo, il y a Monsieur Clément, le boucher chevalin, qui fume tout en travaillant la viande. Quand la cendre de sa cigarette devient trop longue, elle se casse et tombe sur les biftecks. Monsieur Clément la chasse alors d'un revers de la main, ou en soufflant sur la viande, et reprend son travail comme si de rien n'était, ce qui ne choque pas outre mesure les clientes présentes.

Par contre, Monsieur Robert, le boulanger, subit très souvent les reproches de ses clients qui en ont assez de

trouver toutes sortes de choses dans la baguette ou dans le pain saucisson : des petits clous de tapissier, des cailloux, des insectes, et même des petits bouts de ficelle et des gravats... c'est parce que son fournil se trouve dans une vieille cave qui tombe en ruine, presque insalubre.

Lorsque les hivers sont rudes, les canalisations d'eau éclatent dans le passage Jemmapes. Nous devons par conséquent faire la queue, dans le froid, derrière le camion citerne pour y remplir toutes sortes de récipients. L'eau ainsi fournie n'étant pas totalement potable, nous devons la faire bouillir avant de pouvoir la boire.

Tous les ans, au mois d'août, nous partons en vacances en Italie, à Rore di Sampeyre, Provincia di Cunéo, dans la maison familiale de mon arrière grand-mère.

Mes grands-parents, où qu'ils aillent, ont toujours peur d'être en retard, alors, là, par exemple, nous arrivons à la Gare de Lyon au moins deux heures avant le départ du train, nous attendons bêtement sur le quai, et pendant tout ce temps je me fais disputer et je reçois des gifles parce que je ne me tiens pas tranquille !

Toujours le même rituel : mon grand-père me donne des baffes, et ma grand-mère et ma tante Andrée me consolent. J'en rajoute dans le genre enfant martyrisé, pour lui faire honte, mais ça ne le tourmente guère.

— Christou, la Madona !

Quand le train entre en gare, mon grand-père part à la recherche de notre compartiment, tel un indien sur le sentier de la guerre, un conquérant du Nouveau Monde, un alpiniste en quête de record... c'est Sitting Bull, Christophe Colomb, Frison Roche... le premier de cordée, c'est lui... attention, gardez-vous, voilà Pépé !

Ce sont des compartiments de huit places, en deuxième classe, avec deux banquettes pour quatre personnes se faisant face. Un couloir à chaque extrémité duquel se trouvent des toilettes longe tous les compartiments.

Nous nous installons.

Mon grand-père dépose tous nos bagages dans les filets au-dessus de nos têtes, sauf un sac : celui qui contient les provisions pour le dîner.

Quand j'étais plus petit, mon grand-père m'arrangeait une couche pour la nuit, dans ces filets.

Je me prends une nouvelle baffe, car j'ai envie de faire la grosse commission, mais il est interdit de faire ses besoins dans une gare puisque les excréments tombent directement sur la voie ferrée.

Chaque année, nous prenons le même train, celui de vingt heures cinquante-sept le vendredi.

Dès que le train démarre, ma grand-mère ouvre le sac à provisions et nous donne à chacun un torchon à carreaux vichy à poser sur nos genoux, et un autre pour s'essuyer la bouche. Torchons gagnés grâce aux points trouvés dans les capsules de certaines bouteilles de vin ordinaire. A raison d'un point par bouteille, sachant qu'il faut fournir cinquante points pour gagner un torchon, et vu la haute pile de torchons que possède ma grand-mère, j'essaye de calculer le nombre de litres de vin que Pépé a bu pour enrichir le trousseau de Mémé. Je n'y arrive pas !

Mémé nous propose du saucisson sec et à l'ail, du jambon, de la mortadelle, de l'andouille, des œufs durs, du pâté, du fromage et des fruits.

Mémé, Dédée et moi buvons de la limonade légèrement teintée de vin, tandis que Pépé boit son gros rouge, celui qui tache et fait des trous dans l'estomac, enfin, moi, je ne sais pas, c'est ma grand-mère qui dit ça quand mon grand-père est soûl. Et, ma foi, elle le dit souvent !

Dans le compartiment, une autre famille de quatre personnes fait comme nous, chaque groupe épient discrètement par des regards en biais les victuailles de l'autre groupe, chacun salivant d'envie devant les alléchantes marchandises étalées sur les genoux de son vis-à-vis : les charcuteries qui embaument l'atmosphère, les fromages qui puent comme des pieds sales, les oignons qui

piquent les yeux et font pleurer, les viandes froides aillées qui donnent mauvaise haleine...

Cela finit inmanquablement par des échanges : un morceau de pâté de campagne contre un morceau de fromage de tête, un petit coup de rouge contre un petit coup de blanc... et puis, repus, voire légèrement éméchés, les adultes s'endorment, se vautrant les uns sur les autres, avec, de temps à autre, un pet par-ci, un rôt par-là...

Ambiance familiale, quoi !

Moi, je ne dors pas, je me réfugie près de la fenêtre et je regarde les lumières défiler dans la nuit, et surtout, j'écoute le bruit des roues sur les rails – Tacatac ! Tacatac ! Tacatac ! – et je suis terriblement bien, je rêve, je m'invente des histoires, je suis un grand voyageur, c'est moi le conducteur du train !

Pendant longtemps, les voyages, pour moi, ce sera cela : des lumières et des paysages qui défilent, avec le tacatac des roues de train sur les rails. Grandiose !

Avec le traditionnel « Dijon, vingt minutes d'arrêt ! ».

A Dijon, le train s'arrête pendant vingt longues minutes pour décrocher des wagons qui iront ensuite dans l'Est, et pour accrocher d'autres wagons qui arrivent de l'Est et qui vont en Italie en passant par Chambéry et Modane.

Pendant cet arrêt, les femmes vont remplir des bouteilles aux fontaines qui se trouvent sur le quai, sous le regard protecteur – macho ! – de leurs hommes qui font quelques pas pour se dégourdir les jambes. Et moi, je me promène le long du train, sans trop m'éloigner de notre wagon, tout en jouant au chef de gare. Pépé me surveille du coin de l'œil, je n'ai pas intérêt à disparaître trop longtemps de son champ de vision.

— Christou !

Quand le train repart, on voit plein de traînardes qui courent le long de leur wagon et qui prennent le train en marche sous les encouragements moqueurs de ceux qui sont déjà remontés, accoudés aux fenêtres ouvertes :

— Baisse la tête, eh, t'auras l'air d'un coureur !

Ah ! Le « Dijon, vingt minutes d'arrêt ! »... moment fantastique, ambiance particulière, tableau exceptionnel, trop difficile à expliquer ! Ce moment-là, il faut l'avoir vécu pour pouvoir en apprécier tout le sel.

A la gare de Turin, Giuseppe, que mes grands-parents ont déjà « réservé » depuis plusieurs mois, nous attend avec son break, galerie sur le toit, pour nous emmener au village qui se trouve à quatre-vingt douze kilomètres.

De longs, très très longs kilomètres pendant lesquels je vomis deux ou trois fois, voire quatre. Dans le break de Giuseppe il y a toujours un seau pour les personnes qui ont mal au cœur en voiture, parce que, la plupart du temps, du moins en ce qui me concerne, il se passe très peu – trop peu ! – de temps entre l'annonce « J'ai mal au cœur ! » et le passage à l'acte. Pas le temps de ralentir et de trouver un endroit tranquille où s'arrêter pour vomir tout à son aise. Cela fait jurer mon grand-père.

De toute façon, un rien fait jurer mon Pépé.

— Christou ! Madona dal diaou ! Fa cagare questo stupido ! Ma !

Giuseppe, notre fidèle chauffeur, est l'un des trois notables du village.

Le premier notable est le curé.

Le deuxième, c'est le maire, qui est aussi l'instituteur.

Et le troisième notable de Rore, secondé par son fils Andréino, c'est Giuseppe le riche, qui tient le commerce unique du village (épicerie, boucherie, tabac, mercerie, café, restaurant), qui possède le seul hôtel du coin et les boulodromes, qui fait le taxi, et qui possède aussi deux camions à ridelles à louer pour le transport des outils et matériaux de celui qui en a le besoin.

Dès notre arrivée au village, sans prendre la précaution de changer de vêtements, mon grand-père se met à creuser un trou dans le chemin de terre qui passe devant la maison, après avoir compté trois pas en partant de l'escalier exté-